

ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,
GRAND'PLACE, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Toute la Belgique . . . fr. 20
France 28

Adresser tout ce qui concerne
la rédaction
à M. VICTOR HALLAUX, secrétaire de la
rédaction.

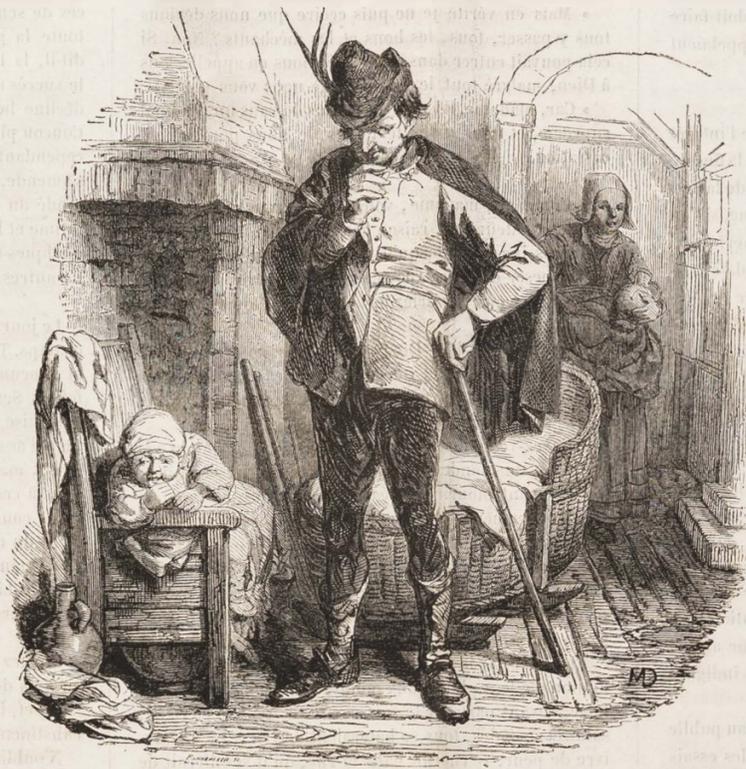
DIRECTEUR DE LA PARTIE ARTISTIQUE :

M. FÉLICIEN ROPS,

UYLENSPIEGEL

PARAIT TOUS LES DIMANCHES.

Affranchir.



ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,
GRAND'PLACE, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Allemagne, Russie . . . fr. 26
Angleterre 28

Adresser tout ce qui concerne
l'administration
à M. E. DE VILLEBELLE, directeur-gérant.

UYLENSPIEGEL

PUBLIE 104 DESSINS PAR AN DE MM. ROPS,
DE GROUX, ETC.

Les auteurs sont personnellement
responsables de leurs articles.

ANNONCES :

TRAITEMENT A FORFAIT.

UYLENSPIEGEL

JOURNAL DES ÉBATS

ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

Toute leur vie estoit employée, non par loix, statutz, mais
selon leur vouloir et franc arbitre... En leur reigle n'estoit
que cette clause :

FAY CE QUE VOULDRAS

parce que gens libres, bien nayz, bien instruitz, conversant
en compaignies honnestes, ont par nature ung instinct et
aguillon qui tousiours les pousse a faictz vertueux, et retire de
vice : lequel ils nommoient honneur.

RABELAIS, Gargantua, livre I, chap. LVII.

Sire, répondit Uylenspiegel au roi de Bohême, flamand je
suis, du beau pays de Flandre, gai compagnon, bon coureur
d'aventures, rieur, peintre, sculpteur, musant et noble
homme, le tout ensemble. Et par le monde ainsi je me promène,
lançant chastes belles et bonnes et me gausant de sottise a
pleine gualde.

Légende d'Uylenspiegel.

SOMMAIRE. — La Comédie. — Humble supplique à la comète.
— Correspondance de Liège. — Bulletin artistique et litté-
raire. — Chronique musicale. — Un exploit médical. — L'a-
cadémie royale de Belgique. — Zigzags.

DESSINS. — Le Droit : La première cause. — La médecine : La
première auscultation.

LA COMÉDIE.

Mission de l'écrivain dramatique. — Ses études. — L'école des
enlumineurs. — Un non-sens. — La vraie comédie.

La peinture et la sculpture ont pour but l'étude et la
reproduction de la nature matérielle, et de la nature
morale dans ses manifestations positives. La mission de
l'écrivain dramatique est d'observer et de rendre ce qui
échappe à ces deux branches de l'art : les impressions
de l'esprit, les mouvements du cœur, l'homme en un
mot, non tel qu'on le voit, mais tel qu'on le sent et le
devine.

Il suit de là que les études et les travaux du peintre
de mœurs n'ont rien d'extérieur ni de matériel ; ils
peuvent se résumer dans cette devise du philosophe grec,
ΓΝΩΤΙ ΣΑΥΤΟΝ. — Ce n'est qu'en soi-même, en effet, que
l'on peut trouver le germe des impressions d'où procé-
dent les actes, et les résultats de cette étude conscien-

cieuse, faite par un homme de cœur et de talent, pro-
duisent un si grand effet, parce que ceux qui pensent
retrouvent sous une forme heureuse et saisissante leurs
propres réflexions, et que les autres sont amenés à la
découverte avant d'avoir cherché, et vous savent gré
d'avoir fait le travail qui leur met à nu les détours de
leur propre conscience.

Le cœur humain est et restera toujours le même,
mais les circonstances de lieux et d'époques, d'âge et de
positions, sans changer virtuellement ses impressions,
peuvent modifier dans leur forme leur manifestation
extérieure.

Telle est la seconde partie des études que doit s'im-
poser l'écrivain consciencieux ; après avoir puisé en lui-
même la connaissance générale de la conscience humaine,
ce que j'appellerai le fond de son travail, il pourra étu-
dier la forme chez les autres, et il ne le pourra faire
avec fruit qu'en s'occupant exclusivement de son époque,
et des types et caractères qu'il lui sera possible de com-
parer à la nature même.

— C'est là faire de l'actualité, disent quelques-uns,
et l'écrivain passe avec les caractères auxquels il a dû
son succès. — Ceux là se trompent, et la source de leur
erreur est le manque de confiance que l'on a toujours
dans le talent de ceux avec lesquels on vit.

Y a-t-il une race mieux éteinte, un type plus profon-
dément enfoui que celui du Marquis de la cour de
Louis XIV ? Cette création de Molière en est-elle moins
appréciée ; la scène d'Acaste et de Clitandre du *Misan-
thrope* est-elle moins applaudie parce que les points de

comparaison n'existent plus, et l'auditeur ne peut-il pas
apprécier la vérité du modèle au moyen des données
générales que tout homme qui a pensé possède sur les
transformations multiples du cœur humain.

— La vérité ne s'invente pas, mais là où elle est, un
secret instinct nous la fera toujours reconnaître.

L'originalité, la vraie, celle qui repose sur la nouveauté
de l'idée et non sur la fantaisie de la forme, est possible
uniquement pour ceux qui comprennent qu'on peut
rendre seulement ce qu'on voit, et qu'un artiste auquel
viendrait la pensée de peindre un mastodonte ou un
animal exotique qu'il n'aurait pu voir, mettrait néces-
sairement au jour une œuvre monstrueuse et, qui plus
est, absurde.

Je sais qu'un certain nombre d'écrivains ont cru pou-
voir se passer de cette observation qui aurait dû être la
base de leurs travaux ; que l'on a fait de soi-disant
comédies, avec un canevas plus ou moins habilement
conçu et un enchevêtrement d'incidents qui n'ont pour
origine que le caprice de l'auteur et les besoins de sa
pièce. — On a donné à des personnages, tels ou tels
caractères, adaptés au rôle que chacun doit jouer, comme
on revêt son mendiant d'une loque et son gentilhomme
d'un justaucorps de velours, oubliant qu'il fallait
trouver au contraire dans les sentiments le principe des
actes, l'effet dans la cause.

Ceux-là ne sauront jamais le tort qu'ils ont fait à
l'art ; ils ont donné naissance à cette école de pantins
enlumés qui pendant vingt-cinq ans a fait de la comédie

une sorte de vaudeville à personnages enrubbés et sérieusement ridicules, sacrifiant tout ce qui doit faire le mérite d'une œuvre dramatique à ce qu'ils appelaient l'intérêt.

Voilà un mot que je ne puis admettre. — Que l'intérêt résulte de la vérité et de l'esprit du dialogue, de la finesse d'observation, de l'étude approfondie du sujet, de la perfection des caractères, de la forme littéraire même, si l'on veut; que l'intérêt prenne sa source dans la perfection de l'ensemble, ou même dans des perfections de détail, — mais lorsque l'on aura démontré qu'une pièce ne possède aucune qualité, qu'on vienne vous répondre *intéressant!* Voilà, je le répète, un argument inadmissible et indigne d'un homme de bon sens.

Qu'importe l'intérêt que peut inspirer une œuvre littéraire à ceux qui ne possèdent aucun goût, aucune aptitude à juger, — et les autres n'ont pas besoin de résumer en un mot vulgaire leurs impressions, à la source desquelles ils sont à même de remonter.

La comédie est l'expression la plus élevée de l'art littéraire; il n'est guère étonnant que l'appréciation n'en soit pas à la portée de tous, et que son domaine ait été envahi presque sans réclamation par des gens indignes d'y prendre place.

Il appartient à la critique d'ouvrir les yeux au public sur cette invasion, aujourd'hui surtout, que des essais heureux peuvent nous faire espérer dans l'avenir une ère nouvelle pour la vraie comédie.

KARL STUR.

(Pour être continué.)

HUMBLE SUPPLIQUE A LA COMÈTE.

« Vous allez, dit-on, madame, venir bientôt chez nous. Est-il vrai que c'est pour détruire notre petit globe et tous les petits hommes qui le couvrent? Est-il vrai que nous ne verrons plus qu'une fois le beau printemps, le clair soleil et les belles fleurs? Est-il vrai que vous allez frapper également les bons et les méchants? Je ne puis pas le croire, car ce serait bien injuste à vous.

« Je connais tant de bonnes gens qui méritent un meilleur sort. Ce sont pour la plupart des paysans, des ouvriers, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des poètes, tous travaillant de la tête ou des mains pour vivre, ne demandant qu'à aimer quand leur cœur bat et chanter quand la chanson leur vient aux lèvres. Ils aiment le vin, les femmes et la musique; n'ont jamais songé à faire souffrir quoi que ce soit, et posent volontiers le pied à droite plutôt qu'à gauche pour ne pas écraser un chétif insecte. Ils aiment la vie, ne sachant point au juste ce qui leur est réservé au delà, et jouissent du soleil et des fleurs faute de penser qu'ils trouveront mieux par delà la tombe. Ils sont courageux, et si parfois l'un d'eux accablé d'insuccès et de désespoir a songé à se détruire, il s'est dit bientôt: « Mieux vaut le gueux mangé des poux que le mort mangé des vers. » Et gaiement il a repris sa tâche, quelque rude qu'elle fût, sans maudire du tout Dieu, la nature, ni les hommes. Dites-moi, madame, ces bonnes gens ont-ils mérité de mourir?

« Ils ont leurs défauts, je le sais, et vous en trouverez qui boivent un peu plus qu'il ne le faut et font l'amour en dehors des prescriptions canoniques. Mais ce ne sont point là des cas pendables, n'est-ce pas?

« Je ne sais, madame, ce que vous avez décidé de nous et je parle seulement par oui-dire des projets qu'on vous prête. Nous sommes, mes amis et moi, bien effrayés quand nous pensons au treize juin, et c'est ce qui nous décide à vous présenter cette humble requête.

« S'il nous faut absolument trépasser, nous ne pleurerons point, sachant quand il pleut laisser pleuvoir. Aussitôt le jour fatal arrivé, nous embrasserons chacun notre amie un peu plus fort que de coutume, nous la gronderons doucement si elle pleure, pour la faire rire nous lui dirons qu'elle est belle et pour la faire chanter nous lui ferons boire du vin vieux si nous en avons, et du nouveau si nous n'avons pas de vieux. Et puis après, ma foi,

nous attendrons le feu et nous mourrons en chantant.

« Mais en vérité je ne puis croire que nous devions tous y passer, tous, les bons et les méchants? Non. Si cela pouvait entrer dans ma pensée nous en appellerions à Dieu, malgré tout le respect que nous vous portons.

« Car, madame, il existe au-dessus de vous un tribunal suprême, et nous avons le temps de nous pourvoir en cassation.

« Comment, madame, voici bientôt quatre mille ans que les tondeurs ont raison contre les tondues, et après ce temps incalculable qu'il vous était loisible de consacrer à peser d'avance vos actes futurs, après ces quatre mille ans, vous viendriez brutalement frapper tout ce qui respire.

Comment! le bon Dieu vous envoie pour écheniller le vieil arbre de vie, et vous couperiez les branches, vous abattriez le tronc, vous arracheriez les racines. Non, non, j'ai besoin de vous croire juste.

« Savez-vous bien, si vous ne l'étiez pas, ce qui en adviendrait du monde? Permettez-nous de vous le dire: Tous devant mourir brûlés au même feu, et tous en étant convaincus, chacun sentirait renversées dans son esprit ses plus fortes idées de droit et de justice. Puisque, dirait-on, le bien et le mal ont la même valeur aux yeux de Dieu, soyons bons ou méchants selon notre caprice. Notre globe présenterait le spectacle qu'il présente avant l'an 1000 qui devait, disait-on, amener sa destruction par le feu. Les simples se hâteraient d'abord de donner leurs biens aux moines qui n'en auraient que faire, devant partager le sort commun. Jeunes et vieux, sains et malades, tous se hâteraient de vivre. Le monde, ivre de peur, se ruerait dans la rue, qu'il souillera de débauches inouïes, le vin coulerait en rouges ruisseaux sur les jambes nues des filles éhontées. On boirait aux sept péchés capitaux. Les vieux avarés se tirant hors de leurs trousseaux et leurs trésors, et voulant jouir vite, mourraient de leur première orgie. Les sages et les vierges, devenus satyres et bachantes, agiteraient leurs thyrses obscènes sur les places publiques. Les chiens rougiraient des hommes.

« Ce n'est point là, sans doute, le sort qu'on nous réserve, car, vous savez bien, madame, qu'il ne s'agit point de bouleverser le champ, ni d'y semer du sel, mais d'expurger l'un et l'autre.

« Voici, nous semble-t-il, ce qu'il faudrait détruire: D'abord la taupe et le hibou, sans pitié; ces deux amis intimes sont méchants, sournois et hypocrites, — tous deux vivent dans les ténérêts, tous deux détestent la lumière. — Pensez à eux, madame.

« Le coquelicot est brillant et bien mis; il a bon air et bon ton, mais il a le grand tort de se croire supérieur à l'épi, son voisin. L'un sert à faire le pain, l'autre fait dormir. L'un est un dandy d'insipide commerce, car il est vide, l'autre est énergique et plein. Je n'aime ni ne déteste les coquelicots, cependant, s'ils encombraient le champ, s'ils gênaient les épis dans leur développement, ne voudriez-vous point, madame, en supprimer quelques-uns.

Il existe beaucoup de castors honnêtes, laborieux et paisibles. N'y touchez point, madame, nous vous en supplions. Mais quelques autres tiennent de fréquents conciliabules où il n'est question de rien moins que de déclarer une guerre à mort aux fauvettes, aux rossignols, aux pinsons, en un mot, à tous les artistes et à tous les poètes. D'aucuns, plus farouches, ont proposé de raser toutes les fleurs du globe. Et tous disent que le chant et la couleur ne servent à rien et les ennuient. Madame, les oiseaux tremblent, les fleurs frissonnent. Ayez l'œil sur ces méchants parleurs. On ne sait jusqu'où peut aller la colère d'un castor ennuyé de chant et de couleur.

« Il existe dans notre forêt, venus on ne sait d'où, beaucoup de perroquets de divers plumages. Tout ce que chante la fauvette ou le rossignol est aussitôt par eux répété, et Dieu sait comment alors le doux chant est travesti en un métallique pialement. Les oiseaux, madame, vous adressent en masse une humble requête, à l'effet de les débarrasser de ces faux savants, de ces pédants et de ces plagiaires.

« Je ne sais, madame, si vous avez jamais ouï parler du Coucou pleurard. Cet oiseau se croit poète et n'est que malade. Son chant est doux quelquefois, mais le plus souvent monotone et fade. Il célèbre non pas la mélancolie résultant des profondes pensées, ni la douleur qu'engendre la mauvaise fortune, mais cette tristesse qui se caresse, se choisit, s'aime, et ne pleure que parce

qu'elle n'a pas la force de vouloir rire. Il vise à des succès de sentiment, et se prétend le plus grand cœur de toute la gent ailée. Des larmes fréquentes, prouvent, dit-il, la beauté d'un caractère. Pendant quelque temps le succès a couronné ses mélancoliques efforts... mais il décline beaucoup aujourd'hui, car on s'est aperçu que Coucou pleurard n'est au fond qu'un grand égoïste. Il a cependant encore quelques adeptes, mais jusqu'à ce qu'il s'amende, on l'a relégué en un coin de la forêt; on a fondé un prix trimestriel décerné à la chanson la moins intime et la moins personnelle. Ainsi l'on a en a converti quelques-uns. Les oiseaux, madame, vous recommandent les autres.

Le jour du mardi gras, il était fête en la forêt et aux champs. Tous jusqu'aux fourmis s'étaient mis en branle, et chacun, revêtu de chiffons pittoresques, faisait mille folies. Seuls les hiboux et les taupes montraient de la mauvaise humeur: Ah, s'entredisaient-ils, peut-on s'affubler d'aussi absurdes oripeaux? Quel esprit y a-t-il là?

Ah, madame, quand vous viendrez chez nous, dites donc à ces sombres personnages qu'il y a plus d'esprit et de courage à rire qu'à pleurer, et que si la tristesse vient du diable, la gaieté vient de Dieu.

« Quant à nous, nous vous supplions humblement de vouloir bien détruire tout ce qui rampe et tout ce qui bave, vers de terre, limaces et serpents.

Songez aux insectes qui font des provisions, bien au delà de leurs besoins, laissent les autres mourir de faim, et, la bedaine remplie, préchent aux maigres niais l'abstinence.

N'oubliez pas, madame, les saltimbanques de toutes les espèces. N'en exceptez que ceux de la foire.

« N'épargnez, nous vous en prions, ni les aigles, ni les vautours, ni les éperviers.

« Ne faites grâce ni au lion, fût-il apprivoisé, ni à l'hyène qui vit des morts, ni aux fouines, ni aux renards, ni à la panthère, ni au chacal, ni à rien de ce qui est de race féline.

« Mais laissez-nous les chiens fidèles, les bœufs patients, les abeilles industrieuses, les fiers chevaux, les jolies fauvettes qui si bien chantent, les rossignols, les gais pinsons et les matineuses alouettes.

« Grâce pour toutes les fleurs, excepté pour le camélia, la tulipe et la pivoine.

« Et maintenant, madame, à vous parler sans métaphore, grâce pour ces êtres étranges, nommés femmes et dont le caractère est resté inconnu jusqu'aujourd'hui, malgré leurs fréquentes liaisons avec l'homme, à qui ils me semblent supérieurs. Nous les avons toujours bien mal menées, en en faisant hier des esclaves et des dieux aujourd'hui. Aussi leur reste-t-il du Dieu l'orgueil et de l'esclave la dissimulation. Nous leur avons tout permis, sauf d'être elles-mêmes. Nous avons adoré les égoïstes au détriment des dévoués. Nous leur avons prêché la chasteté en masse, et chacun de nos jours s'est passé à attaquer notre œuvre en détail. Nous les avons abreuvées de contradictions: les traitant en poupées et en exigeant toutes les vertus de l'ange, en faisant d'elles de grandes enfants et leur demandant d'être bien sages; les faisant choir et les méprisant tombées.

Nous savons qu'elles ont comme nous du sang et des nerfs; qu'il leur faut, comme nous, boire et manger pour vivre. Eh bien, nous les avons tellement façonnées, étriquées et maniérées, que ces pauvres êtres placés à table, en notre brutale compagnie, n'osent toucher aux mets que du bout des lèvres.

Le mari, chez nous, peut tuer la femme adultère, mais il n'y a pas de loi qui permette à l'épouse trompée de brûler la cervelle à son mari infidèle.

La femme qui aime nous montre l'être le plus beau qui soit sorti des mains de Dieu: amour, dévouement, sacrifice, sublimes élans, abnégation complète d'elle-même, elle réalise l'ange terrestre. Et comment, le plus souvent, payons-nous tout ce bonheur? Par la brutalité, les soupçons et la jalousie.

Nous les prenons pures au sortir des bras de leur mère, pour répéter avec elles les ignobles leçons que nous ont apprises les filles de joie. Puis, notre amour éteint, nous sommes sans remords, nous les rejetons salies dans la foule, et leur préparons ainsi des malheurs ineffables. Et nous nous félicitons et nous intitulos joyeusement hommes à bonnes fortunes.

Nous avons inventé pour elles, le devoir, l'amour platonique et la chasteté; nous leur commandons de vivre en dehors de la nature, tandis qu'à nous seuls il est permis d'être heureux et libres.

Et cependant, malgré nos mépris, nos outrages et

notre tyrannie, nous n'avons pu parvenir à les dégrader. Combien d'entre elles demeurent douces, bonnes et fières; combien de martyres ignorées; combien meurent sans avoir connu l'amour plutôt que de se livrer aux baisers brutaux d'un imbécile.

Imprudents que nous sommes; nous savons qu'elles sont la clef de voûte de la société, que c'est du cœur de ces femmes si mal menées, que doivent sortir les premières leçons destinées à former les hommes futurs, et nous leur permettons de croire à toutes les sottises dont nous, nous rougissons depuis des siècles.

« Ah! madame, si vous voulez en frapper quelques unes, que ce soient celles qui sans faim ni soif, vendent ce qu'elles devraient donner pour rien, et ces hypocrites de sentiment qui jouent au grand cœur et sont de fait, plus mathématiques que Bonaparte premier; grâce pour les autres, grâce même pour celles-là.

« Nous terminons ici, madame, notre humble requête vous suppliant tous de ne pas prendre en mauvaise part les humbles observations que nous avons osé vous présenter et vous priant, quant à moi personnellement, de vouloir bien me considérer comme votre bien dévoué et bien respectueux serviteur,

CH. DE COSTER.

CORRESPONDANCE DE LIÈGE.

Liège, le 20 février 1857.

Décidément Liège tend de plus en plus à prendre un rang distingué parmi les villes musicales de l'Europe. En effet, les concerts qu'on y donne cet hiver, à la salle d'Émulation, ne peuvent-ils pas rivaliser avec ceux du Gewandhaus, de Félix Méritis et autres sociétés célèbres, tant par le choix de la plupart des morceaux que par la beauté de l'exécution? Hétons-nous de dire que ce mouvement musical extraordinaire, ce retour vers les sources classiques, cette aspiration vers les régions pures et serènes de l'art, que ce progrès musical, en un mot, vient encore de recevoir une nouvelle impulsion de la part d'un artiste, qui, quoique jeune encore, voit déjà son nom inscrit sur le drapeau de la renommée. J'ai nommé Auguste Dupont. Chez lui, le culte du beau ne se traduit pas seulement par l'interprétation éclairée des grands maîtres, il veut marcher sur leurs traces en créant à son tour. Aussi, chaque fois que le virtuose-compositeur revient parmi nous, il ajoute une pierre de plus à l'édifice de sa réputation. Cette fois, il portait sous son bras une nouvelle production intitulée : *Symphonie-Concerto*.

C'est sans doute une entreprise périlleuse, ardue, semée d'écueils que celle d'une pareille œuvre, mais l'artiste dont nous parlons est un de ces timoniers courageux, expérimentés, que les difficultés ne peuvent effrayer, que le danger ne peut faire pâlir.

Cette nouvelle œuvre se divise en trois parties. Le premier *allegro appassionato* (mi mineur) commence mystérieusement par des *pizzicati* aux cordes et aux timbales, après lesquels les clarinettes, bassons et cors font entendre une petite phrase mélancolique, que l'orchestre reprend ensuite dans toute sa force. Plus loin se trouve une autre phrase (en sol majeur) d'un caractère plus large, plus expressif, et présenté d'abord, par les clarinettes et une flûte : ces deux pensées forment, pour ainsi dire, les pierres angulaires de cet *allegro*. Le parti qu'en tire l'artiste démontre que la science profonde ne le cède guère chez lui à la fertilité imaginative. On y assiste en quelques sorte à un tournoi musical. Le piano et l'orchestre semblent jaloux de leurs privilèges réciproques. Ils s'observent, se mesurent et rivalisent de grâce, de force, de charme, d'éclat et d'éloquence. La victoire passe alternativement de l'un à l'autre. Aucun des deux ne pouvant remporter un triomphe décisif, la lutte s'anime, s'échauffe; les deux athlètes se prennent corps à corps, quand tout à coup, des harmonies inattendues, majestueuses, frappent l'oreille; les accents passionnés ont fait place aux accords solennels; la lutte s'est apaisée. Le premier *allegro* est fini. Chut... Écoutez la ballade en scène. Il y a je ne sais quoi de plaintif et de caractéristique dans cette délicieuse inspiration. *L'andante* qui vient plus loin et qui est entamé d'abord par les cordes basses du piano, est repris ensuite par les notes graves des cordes, pendant que le piano exécute des variations ravissantes, puis répété par l'orchestre dans toute sa plénitude, dans toute sa splendeur, l'ensemble enfin coloré, tantôt par le feu de la passion, tantôt empreint d'une grâce naïve, tantôt sillonné par des éclairs fantastiques, tout cela révèle le grand mu-

sicien. C'est l'âme qui s'épanche, c'est le sentiment qui déborde, c'est la poésie qui enivre. Le *scherzo* aussi est une des créations les plus heureuses. L'auteur semble s'y renfermer davantage dans les limites classiques. Ici pas d'excursion dans le champ du romantisme, point de fusion d'école qu'on remarque par moments dans les autres parties. Le style y est plus homogène, ce qui n'exclut pas du tout les détails les plus piquants. Le *tutti* qui clôt cette partie est plein de verve et d'entrain. La première partie de cette symphonie concerto a paru renfermer quelques développements un peu trop étendus. Mais rien ne sera plus facile à M. Dupont que d'oublier à cet inconvénient, s'il le juge à propos. En épluchant cette partition on y trouvera peut-être aussi quelques bouts de phrase dont la paternité est plus ou moins suspecte. Mais, d'un autre côté, cette œuvre n'accuse-t-elle pas dans maint endroit, un style tout à fait individuel, tout à fait original? N'offre-t-elle pas des épisodes, des effets inattendus, qui ne relèvent que de l'imagination de l'auteur? Ne renferme-t-elle pas enfin nombre d'idées, qui n'ont germé, qui n'ont pris racine, que dans le cœur de l'artiste éminent dont nous parlons? C'est une œuvre d'une haute portée que cette symphonie-concerto. Le nombreux public qui encomrait la salle l'a écoutée d'un bout à l'autre avec un silence religieux. Ce silence n'a été interrompu à plusieurs reprises que par des salves d'applaudissements.

L'auteur a, en outre, été rappelé à grands cris non-seulement après la symphonie, mais encore après la chanson hongroise, son mouvement perpétuel et sa superbe fantaisie sur Robert. Que signifie un pâle compte rendu après une ovation si éclatante?

Les autres personnes qui ont contribué à ce magnifique concerto étaient M^{lle} Detrie-Tomson, cantatrice (Bruxelles), M. Joseph Dupont (frère d'Auguste Dupont), violoniste, deux artistes intelligents, tout jeunes encore, et auxquels nous souhaitons de tout cœur un avenir brillant; enfin, M. Warnots, qui ne manque jamais de charmer l'auditoire *attentif*.

ED. VAN DEN BOORN.

BULLETIN ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Monsieur le duc de Beaufort a donné samedi dernier une brillante fête musicale dans laquelle se sont fait entendre, entre autres artistes distingués, M^{me} Badia, cantatrice italienne, le pianiste Brassiné et M. Colasanti, l'éminent ophicéliste italien.

Cet artiste a été appelé également, il y a quelques jours, au château de Laeken, pour y exécuter pendant le grand dîner auquel assistait le prince de Schaumbourg-Lippe, plusieurs solos encadrés dans les morceaux d'ensemble de la musique des guides. Sa Majesté ainsi que ses illustres convives lui ont fait exprimer la satisfaction que leur a causée son talent.

M. de Monasterio, vient de recevoir la croix de chevalier de l'ordre de Carlos III.

On n'a pas oublié que M. de Monasterio est élève du Conservatoire de Bruxelles, et a remporté le prix de perfectionnement, il y a quelques années, dans la classe de M. de Bériot.

Trois excellents artistes, MM. H. Possoz, Stéphany et Vouvé, se feront entendre, paraît-il, le dimanche 8 mars, à midi, au Cercle artistique de Bruxelles, où ils exécuteront des trios de Beethoven, Mendelssohn et Chopin. Ces mêmes artistes viennent d'obtenir un grand succès à Breda, où ils ont donné deux concerts.

M. Martinus Kuylenbrouwer, dont les admirables paysages obtiennent partout de grands et légitimes succès, vient d'être l'objet, dans son pays natal, d'une distinction des plus honorables; il a été nommé en Hollande membre de l'Académie des beaux-arts.

Des mesures viennent d'être prises pour rendre la Galerie historique du Musée royal de peinture et de sculpture de Bruxelles accessible au public chaque dimanche, de dix heures du matin à trois heures de relevée. De plus, les artistes et les étrangers y sont admis, aux mêmes heures, les mardis, mercredis, vendredis et samedis. Plus tard, quand il sera possible de pourvoir à l'insuffisance du personnel de la surveillance, la galerie historique sera ouverte au public les mêmes jours que les autres salles du musée.

L'*Indépendance* annonce que M. Henri Herz compte venir se faire entendre à Bruxelles. Peut-être aussi M^{me} Dolbré, à son retour de la Hollande.

M. Lemmens et sa femme (M^{me} Hélène Sherrington) sont attendus à Bruxelles dans les premiers jours du mois prochain de retour de leur voyage en Irlande. M^{me} Lemmens, qui a obtenu

le plus grand succès aux *Anciens concerts* à Dublin, notamment dans la *Création* de Haydn, le *Così fan tutti* de Mozart, l'*Allegro* et le *Pensieroso* de Haendel, etc., a l'intention de se faire entendre à Bruxelles et en province.

ANVERS. — Willem Beukels, opéra-comique de M. Édouard Gregoir, joué par la société de *Wyngaard*, en juillet 1856, vient d'être représenté avec succès au Théâtre-National d'Anvers. M. Gregoir dirigeait lui-même l'orchestre.

MALINES. — M. Auguste Van den Eynde, archiviste de Malines, va publier un ouvrage, résultat des plus laborieuses recherches : le *Tableau chronologique des écoliers, des bourgmestres et échevins depuis 1236 jusqu'à nos jours, ainsi que les sceaux des premiers seigneurs de la ville de Malines*.

ÉTRANGER.

PARIS. — On annonce aujourd'hui l'apparition d'un nouveau recueil périodique intitulé la *Revue franco-slave*.

Le célèbre pianiste Henri Herz donnera, le 4 mars, un concert qui promet d'être l'une des plus grandes solennités musicales de la saison. Outre le bénéficiaire, qui exécutera un de ses plus beaux concertos, puis deux fantaisies nouvelles, le *Champ du pèlerin* et un grand galop brillant, charmantes inspirations du maître, on entendra M^{me} Viardot, MM. Bottesini, Badiale et Hermann.

La direction de l'Opéra vient de confier à M. de Flotow, l'auteur de *L'Ami en peine* et de *Martha*, dont le succès est populaire en Allemagne, un opéra en trois actes de MM. Saint-Georges et Léon Halévy, intitulé : *Le Fannier*.

Nous apprenons que M. Lefebvre Wély, cédant à des offres magnifiques, se dispose à entreprendre un voyage en Italie pour y faire entendre le nouvel instrument de M. Debas, l'harmonico-corde. M. Félis, qui lors de son dernier voyage à Paris a été frappé des effets si riches et si sympathiques de l'harmonico-corde, M. Félis s'occupe activement d'organiser dans les principales villes de la Belgique une série de concerts dans lesquels l'instrument de M. Debas tiendra la place que lui assignent la faveur publique et la haute estime des artistes.

Les *Odes fumambulesques* de Théodore de Banville et de Philoxène Boyer vont bientôt paraître.

M. le comte Duchâtel vient de faire l'acquisition, au prix de 25,000 francs, d'un tableau de M. Ingres, représentant une jeune fille tenant dans ses bras un vase rempli d'eau qu'elle laisse tomber doucement sur ses pieds.

C'est, au dire de ceux qui l'ont pu voir, l'une des meilleures œuvres du peintre.

L'hippodrome ouvrira cette année dès le 15 avril. La troupe équestre de M. Arnaud, déjà à peu près complète, répète en ce moment pour l'ouverture une pièce à grand spectacle, intitulée : *les Révoltés de l'Ukraine*.

Le 13 et 14 mars, aura lieu par suite du décès de M. le comte Thibaudeau, la vente de son importante collection de tableaux anciens.

Le palais royal vient de représenter un vaudeville de MM. Varin et Biéville intitulé : *Ce que deviennent les roses*.

Grassot, Hyacinthe et Brasseur y remplissent les rôles de trois vieilles lorettes. — Vu leurs qualités physiques, ces messieurs doivent donner une idée sinon bien exacte, du moins frappante, de la décadence des Marcos.

LA HAYE. — L'exposition des beaux-arts à la Haye s'ouvrira le 18 mai pour se fermer le 20 juin 1857.

Henri Wieniawski doit, dit-on, se rendre à Paris aussitôt que ses concerts d'adieu à La Haye auront pris fin.

COLOGNE. — M. Hiller, directeur de musique à Cologne, se rendra prochainement à Bruxelles où il est appelé pour y diriger une de ses symphonies que le Conservatoire de cette ville se propose de faire entendre à un de ses concerts.

On écrit de Turin : Tandis que la Belgique fait les honneurs du chant à l'Opéra de Paris, une cantatrice quasi-belge, car elle est mariée à un de vos compatriotes, déjà applaudie au Grand Théâtre de Bruxelles, M^{me} Charton-Demeur, obtient au théâtre *Reggio* de Turin de très-grands et très-légitimes succès. Elle a joué et chanté, au milieu des acclamations universelles, la *Somnambule* et *Lucie*. M^{me} Charton-Demeur a tous les honneurs de la saison.

VENISE. — Le nouvel opéra de Verdi, *Simone Bocca Nera*, sera représenté au théâtre de la *Fenice*, le 5 mars prochain, en cette ville.

CHARADE.

Sur mon premier les petits et les grands
Au temps jadis vidaient leurs différends ;
De mon second, s'il est riant et frais,
Jeunes et vieux subissent les attraits,
Et de mon tout, nos auteurs d'aujourd'hui
À leurs lecteurs n'épargnent pas l'ennui.
Le mot de la dernière charade est *famine*.

LE DROIT.



Imp. El. Ham, rue des Pierres, 76.

La première cause



La première auscultation.

Partout les deux premiers ans, le public médical, et, dans les hôpitaux, sous le nom de la première auscultation, il se fit un tel mouvement de curiosité, que le docteur, qui se voyait entouré de tant de monde, se sentait à l'aise de leur faire part de ses observations. Il se voyait entouré de tant de monde, se sentait à l'aise de leur faire part de ses observations. Il se voyait entouré de tant de monde, se sentait à l'aise de leur faire part de ses observations.

CHRONIQUE MUSICALE.

Beaucoup de pianistes. — Célébrités inconnues. — Concert du Conservatoire et de l'Association des artistes. — Théâtre Royal de la Monnaie. — Un timbalier obsédé. — Une chanteuse idem. — L'art et la police. — Nouveau mode de votation. — Désarroï. — M^{lle} Delly et d'Hellens, M. Ledent. — Les Sabots de la marquise. — Le vaudeville. — La musique. — Les artistes. — Un ballet nouveau. — Concert de M. Devigne.

Une chose à remarquer dans les concerts de cette année, c'est la prodigieuse multiplication des pianistes; à chaque concert il s'en révèle un nouveau, et il ne se passe point de semaine qui ne nous apprenne, à notre grande stupefaction, le passage à Bruxelles d'un pianiste célèbre, dont le nom nous était parfaitement inconnu. C'est ainsi que tous les journaux de cette semaine ont annoncé qu'à la soirée de M. le duc de Beaufort, on a entendu le célèbre pianiste Brassiné. Célébre, soit, mais où, depuis quand, et par quoi ?

— Nous le saurons bientôt, du reste, car ce soir, samedi, M. Brassiné doit exécuter plusieurs morceaux de piano à la soirée musicale du Cercle des Arts.

Pour en finir avec le piano, nous avons entendu au dernier concert de l'Association des artistes M. Alphonse Mailly, dans l'exécution de la fantaisie avec chœurs, de Beethoven, et M^{lle} Schmidt, dans le concerto en mi bémol du même auteur. M^{lle} Schmidt est élève de M^{me} Pleyel, et promet de faire honneur à son professeur. Quant à M. Mailly, c'est un talent sérieux et mûri, qui n'est pas encore célèbre, mais qui le serait peut-être à plus juste titre que beaucoup de ces illustrations nomades, dont la réputation s'établit à coups de grosse caisse.

La partie orchestrale de ce concert se composait de la symphonie en fa, et d'une œuvre de M. Hanssens, la Romanesca, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler l'année dernière. Ces deux morceaux ont été très-convenablement rendus.

M^{lles} Hortense et Amélie De Aynssa ont fort bien chanté le duo de *Sémiramide*, et M. Carman, notre excellent baryton, a dit avec beaucoup de talent l'air du *Village voisin*, de Boieldieu, et l'air du *Philtre*. Seulement, le choix de ce dernier morceau n'est pas heureux pour un concert comme celui qui nous occupe.

À la seconde matinée musicale du Conservatoire, M. Goujon — ou Gouchon, — encore un très-jeune pianiste, a exécuté avec correction et une bonne mesure, un concerto de Mendelssohn.

M^{lle} Amélie De Aynssa s'est fait applaudir dans un air de Mozart, et M. Pietinckx, dans une fantaisie pour hautbois, nous a révélé un talent de premier ordre. Nous avons entendu avec un vif plaisir un duo du *Mannequin de Bergame*, de M. Fétis, bien que l'exécution n'en ait pas été irréprochable; les instruments à vent, et surtout les flûtes et les clarinettes, ont mis dans l'accompagnement de ce morceau une sorte de confusion qui ne nous a pas permis d'apprécier tout le mérite de l'œuvre, et la prononciation gutturale de M. Michel, dont la voix a besoin d'être travaillée encore, nous a dérobé le sens des paroles.

L'orchestre a parfaitement exécuté la symphonie de Haydn, et dans l'ouverture si chaudement colorée du *Songe d'une Nuit d'été*, de Mendelssohn, les instruments à vent se sont relevés complètement. Nous aurions désiré seulement un peu plus de finesse de la part des violons, si bien conduits d'ordinaire.

— Au Théâtre de la Monnaie, le *Prophète* continue d'attirer une foule compacte; instrumentistes et chanteurs, tout le monde contribue à ce grand succès, à l'exception toutefois de M. le timbalier, qui persiste à jouer faux avec le plus imperturbable entêtement.

Quant à l'opéra-comique, il est tout à fait en désarroï. Grâce au détestable mode d'admission des artistes, que nous devons à l'autorité communale, la fin de l'année théâtrale promet d'être des plus orageuses.

Lundi, M^{lle} Anna Delly chantait les *Mousquetaires*. Pendant les deux premiers actes, le public murmura, chûta, siffla, demanda le régisseur, mais en vain. Enfin, au commencement du troisième acte, il se fit un tel vacarme, que M. Monnier se décida à paraître. Il demanda aux abonnés ce qu'ils désiraient; l'un d'eux se leva, et demanda au nom de tous la résiliation de l'engagement de M^{lle} Delly. Alors, chose incroyable, le régisseur s'avança vers M^{lle} Delly, restée en scène, et allait entamer avec elle un colloque fort animé, lorsque les cris *le rideau! le rideau!* partis de tous les côtés de la salle, avertirent M. Monnier de l'inconvenance qu'il allait commettre, en rendant le public témoin d'un débat de ménage. Le rideau tomba. Deux minutes après, le régisseur reparut, annonçant au public que M^{lle} Delly

refusait de résilier son engagement. Les sifflets reprurent de plus belle, mais l'écharpe du commissaire de police se montra dans le couloir des stalles, et la représentation s'acheva encore une fois en silence.

Voilà les heureux résultats de l'ingénieux système adopté par l'administration communale. Ainsi, nous serons forcés de subir pendant trois mois une artiste qui n'a pas assez de dignité pour se retirer devant une réprobation aussi constante, aussi humiliante, aussi unanime que celle qu'elle a essayée à deux différentes reprises.

Et nous nous demandons vainement ce qui justifie cette intervention par trop fréquente de la police. La manifestation faite lundi dernier par les abonnés, était parfaitement régulière; il nous semble donc qu'on eût pu se dispenser de faire apparaître solennellement, comme le *deus ex machina* l'écharpe tricolore de M. le commissaire. Si la police doit avoir son mot à dire dans toutes ces questions qui ne la regardent pas, tant qu'il n'y a pas de désordre, il serait plus simple, pensons-nous, de faire débiter les artistes devant trois sergents de ville, dont le vote serait souverain et sans appel. Alors du moins le public saurait à quoi s'en tenir, et ne s'abonnerait qu'en connaissance de cause.

Quoi qu'il en soit, les choses ne peuvent continuer de la sorte; avec deux chanteuses de la valeur de M^{lle} Delly et d'Hellens, la salle sera déserte chaque fois qu'on jouera l'opéra-comique. Ajoutez à cela que M. Aujaç est gravement malade, que M. Ledent qui le remplace n'a rien tenu de ce qu'il promettait; qu'il chante de la gorge — quand il chante, ce qui ne lui arrive pas toujours, — qu'il ne sait pas ses rôles, qu'il manque ses entrées, et qu'il n'a point les costumes requis; par exemple, dans le second acte des *Mousquetaires*. Ajoutez que M^{lle} Hilaire grasseye et minaude de plus en plus, que M^{me} Muller se contente de chanter pour le chef d'orchestre, que la seconde dugazon est toujours à venir, et vous pouvez juger de l'agrément qu'un pareil entourage procure aux autres artistes.

Aussi, il est devenu complètement impossible de monter une pièce nouvelle de quelque importance; le *Farfalot* n'a fait qu'une apparition, et nous n'avons en fait de nouveautés que les *Sabots de la Marquise*. Une jolie chose comme musique, que ces sabots; mais un triste livret!

Un baron genre Watteau aime une marquise style Louis XV, et pour lui prouver son amour, il lui envoie une paire de sabots, afin qu'elle ne mouille plus dans l'herbe humide ses jolis pieds chaussés de satin. La marquise, qui raffole du baron sans s'en douter, fait mine de le détester à cause de ses façons de Nemrod villageois. De son côté, le baron ne peut souffrir les airs penchés de la marquise. Ils profitent du moment où ils déjeunent ensemble, en voisins de campagne, pour se dire crûment leurs vérités, ce qui amène naturellement une brouille affreuse. Heureusement Lise et Nicolas, la soubrette de madame et le valet de monsieur, sont là tout exprès pour leur ouvrir les yeux, si bien qu'après s'être respectivement déguisés en paysanne et en dameret, la marquise et le baron finissent par s'épouser à la grande satisfaction du public qui s'impatientait de les voir se battre les flanes pendant si longtemps pour essayer de faire de l'esprit.

La partition que M. Louis Boulanger a faite sur ce marivaudage alambiqué, ne manque ni d'esprit ni d'originalité; l'orchestration en est soignée, mais il y a dans tout l'opéra une certaine prétention qui se trahit malgré les efforts de l'auteur, et qui amoindrit d'autant plus l'effet attendu qu'elle l'a plus cherché.

L'air *Morbleu, corbleu, ventrebien, vive la chasse*, débute bien, mais les développements en sont trop longs et les répétitions y sont trop fréquentes.

On peut dire la même chose du duo du déjeuner, dont la première partie *Voyez quel joli breuvage* est jolie, mais dont la fin est moins heureuse.

Les couplets de la soubrette :

Si Nicolas m'aime
Va pour Nicolas.

Et son air : *Savez-vous porter une épée*, etc., sont plus francs d'allures, et plaisent davantage.

Le meilleur morceau de la pièce, d'après nous, est le duo dans lequel s'encadrent les couplets de Nicolas, qui sont fort applaudis, et que M. Fay chante convenablement.

M^{lle} De Aynssa, dans le rôle de la marquise, a laissé beaucoup à désirer comme comédienne; nous en dirons autant de M^{lle} Hilaire, la soubrette, qui fait tout ce qu'elle peut pour éviter d'être naturelle, et qui réussit!! Il est difficile de se rendre plus complètement insupportable.

table. Quand à M. Carman, il chante, avec sa verve et son entrain ordinaire, l'air de chasse du baron.

J'allais oublier de parler des *Naufragés*, cette arlequinade nouvelle avec variation d'ophiéléide, où M. Ruby obtient un si grand succès de dislocation. Je vous raconterais bien ce que c'est, mais il vaut mieux que vous alliez voir. Vous rirez, je vous le promets.

— Et pour finir encore par un pianiste, voici qu'on nous annonce pour vendredi 6 mars, le concert de M. Devigne.

Ce concert aura lieu dans la salle du Waux-Hall avec le concours de MM. De Prez, Tabarowski, violoniste, A. Poorten, violoncelliste, et de M^{lle} Sterndorf, cantatrice.

BÉNÉDICT.

UN EXPLOIT MÉDICAL.

La médecine n'a pas dit son dernier mot, ni la philanthropie non plus.

La philanthropie a imaginé la soupe aux vieux dominos et aux bees de parapluie; mais il y a tout lieu d'espérer qu'elle ira beaucoup plus loin encore dans le domaine de la cuisine économique.

Attendons-nous à des innovations infiniment plus étonnantes: peut-être bien savourerons-nous bientôt du charbon de terre à la Sainte-Menehould et des briques à la financière: — avec les philanthropes et les économistes il ne faut désespérer de rien.

Les autruches nous offrent d'ailleurs, en ce genre d'alimentation, des précédents dignes d'intérêt.

Quant à la médecine, on peut également attendre d'elle de grandes choses.

Elle nous a fait passer par l'homœopathie, qui n'est en définitive que le procédé de Gribouille élevé à la hauteur d'une théorie; mais l'homœopathie, avec tous ses avantages, ne réussissait pas encore à résoudre tous les cas.

C'est ce qui a déterminé quelques médecins philanthropes d'Anvers à recourir à un mode de médication des plus expéditifs, propre à trancher des difficultés parfois très-graves, — et à simplifier d'une façon bien heureuse les cas les plus embarrassants.

Voici un article de l'*Avenir* d'Anvers, du 25 courant, qui vous mettra à celui de la chose :

« Nous avons fait connaître hier comment, à la suite de doutes survenus, il a été sursis à l'enterrement d'une personne dont le corps semblait porter des indices de nature à faire croire qu'une terrible méprise allait être faite.

« Le corps de la personne dont il s'agit, soumis à une visite des plus minutieuses, se trouvait dans un état tel que l'incertitude a été jetée dans plus d'un esprit. Les médecins chargés de la visite ont prescrit diverses mesures de nature à faire reconnaître la vérité d'une manière tout à fait indubitable.

« Ainsi, un grand feu de bois a été allumé et le corps, sorti du cercueil, a été exposé sur une planche, à proximité de ce véritable brasier; cette exposition a duré depuis hier à midi jusqu'à ce matin à huit heures; des frictions de toute espèce ont eu lieu; jusqu'à hier soir, aucun changement n'était survenu dans l'état du corps; il restait toujours une chaleur fort appréciable dans la région du cœur; ce matin, non-seulement toute chaleur avait disparu, mais des signes de putréfaction commençaient à se produire.

« En conséquence, et après une constatation du décès, l'enterrement a eu lieu ce matin, vers dix heures. »

On le voit: — c'est simple comme bonjour.

Une personne est-elle morte, ou est-elle encore en vie? faut-il ou ne faut-il pas l'enterrer?

Question épineuse, — surtout pour le sujet à honorer de la sépulture!

Or, de deux choses l'une: ou la personne est bien morte; et en ce cas on l'enterre, ce qui coupe court à toute espèce de discussion... ou elle n'est pas morte, et cependant paraît l'être, — ce qui est à la fois agaçant et humiliant pour la science...

Que faire?

Prendre le parti le moins embarrassant: on rôtit la personne qui se permet de faire des niches à la science: on la rissole, on la grille, on l'expose pendant vingt heures à un brasier ardent, et si elle résiste à un traitement aussi énergique, — c'est que la combustion est un vain mot...

Mais elle ne résiste jamais: — elle meurt rôtie, dans le cas où elle n'aurait pas déjà été morte d'autre chose...

Et la question est résolue...

On peut dès lors enterrer à comp sur le cadavre.

Comme on le voit, c'est élémentaire : — et il y a lieu de s'étonner que l'on soit resté tant de siècles avant de trouver une combinaison aussi simple et aussi ingénieuse à la fois...

Un homme tombe malade : son affection va peut-être dépister les hommes de l'art et leur occasionner des doutes amers?... Immédiatement on l'expose à un *brasier véritable*, pendant une vingtaine d'heures seulement : — après quoi vous pouvez être parfaitement tranquille : il est mort, bien mort, et vous pouvez l'inhumer en toute sécurité.

Mais une idée me vient qui m'inquiète : il y a des gens qui n'aiment pas à être brûlés... C'est peut-être un préjugé : — mais encore est-il bon de tenir compte des préférences des personnes auxquelles on s'intéresse...

On pourrait alors, dans les cas épineux, au gré des malades, ou leur fracasser le crâne d'un coup de pistolet ou leur administrer l'acide prussique à haute dose.

Pour ma part, je ne fais pas mystère de mes sympathies pour ce dernier médicament. Outre qu'il simplifierait énormément la pharmacie, il contribuerait à donner aux études médicales une sûreté d'impulsion dont le besoin se fait généralement sentir.

Au lieu de se perdre dans le terrain mouvant de la pathologie interne, d'épuiser leur mémoire dans le dédale de la technologie pharmaceutique, les jeunes carabins n'auront plus qu'à se bien pénétrer de cet aphorisme si ingénieusement posé à Anvers :

« Si un cas douteux se présente, si une maladie se dérobe à la perspicacité de votre diagnostic, finissez-en une bonne fois, soit par le feu, soit par le poison. »

Et voilà comme on fait de la médecine !

Par ainsi, les carabins susdits auront plus de temps à consacrer à l'étude du cancan, dont le carnaval actuel nous a mis à même de constater la langueur et la décadence.

O tempora! ô mores!

VICTOR HALLAUX.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

— Allez-vous quelquefois à l'Académie? Moi, je le confesse, je ne manque pas une séance, et je m'y amuse comme un bossu. J'espère bien, lorsque j'aurai écrit autant de volumes ennuyeux que MM. Théodore Juste et Adolphe Siret, être admis à m'asseoir un jour sur les bancs de cette réjouissante assemblée; mais en attendant, je ne manque pas d'assister en curieux à chacune de ses réunions.

La classe des sciences, surtout, me procure d'ineffables délices; il y a là un tas de farceurs qui enfoncent radicalement les agathopèdes les plus joviaux, — je préfère ce pluriel à *joviaux*, qui est peut-être plus académique.

Voyez plutôt à quoi s'occupent ces messieurs.

Vous n'ignorez peut-être pas qu'on a commencé à poser le télégraphe électrique qui doit relier l'Angleterre à l'Europe, et que les fils sont posés entre New-York et le banc de Terre-Neuve.

Eh bien, l'Académie vient de lire avec le plus vif intérêt un travail de M. Mauvy, *astronome* de Washington, lequel travail démontre la *possibilité* de l'établissement du télégraphe susdit.

Établir un télégraphe n'est rien; tout le monde peut établir des télégraphes; mais démontrer la possibilité de cet établissement, voilà qui est bien plus difficile et plus intéressant. L'établissement, c'est le fait brutal; mais la démonstration de la possibilité de ce fait, c'est une de ces entreprises qu'il n'appartient qu'à l'Académie de mener à bonne fin.

Après cet exercice divertissant, l'Académie a passé à l'examen de l'exemplaire d'un parasite provenant du *scimnus glacialis*, et qui n'avait pas encore été observé.

A la bonne heure, au moins; il y avait si longtemps qu'on se disait : il est impossible que le *scimnus glacialis* n'ait pas un parasite; il est vrai que beaucoup de personnes, — et moi tout le premier, — ignorent absolument l'existence du *scimnus glacialis*; mais du moment que ce *scimnus* existe, il est évident pour tout le monde qu'il doit avoir un parasite; et si l'Académie ne l'avait point examiné, elle aurait manqué au plus saint de ses devoirs, car chacun sait que l'examen et l'observation des parasites sont une des plus importantes fonctions de toutes les académies.

Moi, ce qui m'étonne le plus, n'est pas que M. Van

Beneden ait pu se procurer un *exemplaire* de ce parasite, c'est qu'il ait négligé de raconter comment et au prix de quels sacrifices il a pu se le procurer. Car enfin, on n'a pas tous les jours pareille aubaine, et lorsque l'on a la chance de tomber sur l'exemplaire d'un parasite du *scimnus glacialis*, on devrait bien ne pas priver ses concitoyens du récit des diverses entreprises mises en œuvres pour s'en assurer la possession. C'est ainsi qu'on n'a pas manqué de nous raconter très-longueusement, en différents idiômes, les circonstances les plus minutieuses qui ont accompagné la prise de la Toison d'or. Et qu'était-ce, je vous le demande, que la prise de la Toison d'or auprès de la découverte de l'exemplaire d'un parasite du *scimnus glacialis*? De la Saint-Jean, rien de plus. Il faut espérer que cette lacune ne tardera pas à se combler, et que l'Académie publiera prochainement un travail in-folio sur la méthode à suivre pour la découverte des exemplaires du parasite du *scimnus glacialis*.

Après M. Van Beneden, un des plus aimables mystificateurs de l'Académie, — classe des sciences, — est sans contredit M. Melsens. Vous n'êtes pas sans avoir appris que M. Melsens a fait un travail sur les matières albumineuses; du reste, si vous ne le saviez pas, je vous l'annonce, ce qui revient parfaitement au même. Eh bien, figurez-vous qu'il s'est rencontré des savants assez savants pour interpréter les idées albumineuses de M. Melsens dans un sens diamétralement opposé à celui qu'elles ont réellement. Il est vrai que l'un de ces savants s'appelle Panum, et qu'il habite Copenhague, ce qui rend la chose bien moins surprenante; vous comprenez qu'un médecin assez Danois pour s'appeler Panum et habiter Copenhague, ne pouvait pas saisir la portée du langage académique de M. Melsens. Mais les autres savants qui se sont complètement mépris sur les théories de notre académicien, sont tous deux Français et chimistes, et en cette double qualité ils doivent être habitués à la prose albumineuse; je soupçonne, pour ma part, M. Melsens d'avoir joué à ses co-savants le mauvais tour d'écrire son mémoire en marollien, pour varier les travaux de ses collègues par quelques exercices de linguistique comparée.

Lorsque j'aurai l'honneur de faire partie de ce docte corps, je lui proposerai de s'attacher un truchement juré chargé de mettre les œuvres de ses honorables immortels à la portée de toutes les intelligences, en les traduisant dans un idiome connu, pour la facilité des savants en général.

Je me hâte d'ajouter que le manque d'intelligence de ces trois savants étrangers n'a pu arrêter M. Melsens, qui a en le rare courage de poursuivre le cours de ses expériences. L'albumine n'a qu'à bien se tenir!

Voulez-vous savoir ce qui me rend si chaud partisan de cette académie? C'est que ma paresse naturelle pourrait s'y donner libre carrière. On peut y dormir à l'aise et se croiser les bras, comme vous allez voir.

Un beau jour quelqu'un s'avisait d'instituer un concours sur l'exploitation des mines; les mémoires devaient être envoyés à l'Académie. Il se trouva des gens assez indiscrets pour répondre aux questions posées et pour troubler le repos des académiciens en leur envoyant un tas de mémoires aussi ennuyeux que fatigants. Encore, s'il s'était agi des parasites du *scimnus glacialis*, les savants auraient pu se décider à lire toute cette prose; mais l'exploitation des mines! à quoi cela sert-il, je vous le demande, et peut-on s'occuper de pareilles balivernes?

Que firent ces immortels!

Ils prirent délicatement tous les mémoires, les rangèrent soigneusement dans un garde-manger *ad hoc*, brûlèrent religieusement les billets contenant les noms de leurs auteurs, déclarèrent consciencieusement qu'il n'y avait pas lieu de décerner un prix, puis se rendormirent avec béatitude.

Le ministre des travaux publics a eu la fâcheuse idée d'interrompre ce doux repos, comme nous l'apprend *l'Indépendance*, qui dit :

« M. le ministre des travaux publics écrit à l'Académie pour lui faire connaître qu'il a lu avec intérêt les rapports de ses commissaires sur le concours relatif à l'exploitation des mines. La question n'ayant pas été résolue, peut-être y aura-t-il lieu de la remettre plus tard au concours soit dans les mêmes termes, soit en la modifiant de manière à la mettre en rapport avec l'état où se trouvera l'industrie. Le ministre pense que, en attendant, il y aurait utilité à publier des fragments des différents mémoires dont les rapporteurs ont fait l'éloge. Cette publication pourrait avoir lieu dans les *Annales des travaux publics* si le règlement de l'Académie n'y mettait pas obstacle.

» L'Académie se voit à regret dans l'impossibilité de donner au ministre une réponse conforme à son désir. Elle ne peut ni disposer des mémoires qui lui ont été adressés et dont elle doit garder fidèlement le dépôt, ni se mettre en communication avec les auteurs pour avoir leur assentiment, attendu que les billets cachetés qui contenaient leurs noms ont été brûlés aux termes du règlement. Il sera écrit dans ce sens à M. le ministre des travaux publics. »

Il faut que ce ministre ait reçu bien peu d'éducation pour oser se permettre de faire de pareilles demandes.

J'espère que M. Melsens sera chargé de la réponse, afin que M. le ministre n'y comprenne absolument rien. Ce sera sa juste punition.

J'apprends encore par les travaux de l'Académie (classe des lettres), une nouvelle qui me comble littéralement de joie. C'est que Louvain, la vieille ville brabançonne, va posséder incessamment une prison cellulaire qui offrira un ensemble plus complet que tout ce qui a été fait jusqu'ici en Europe.

Me voilà complètement rassuré sur mon avenir; si, comme me l'ont prédit différents phrénologues, je prends un jour rang parmi les criminels célèbres, du moins je serai certain de finir mes jours dans un établissement convenable, et offrant un ensemble plus complet que tout ce qui s'est fait en Europe.

Pourrir sur la paille d'un cachot ne m'effrayait pas; ce que je craignais, c'était de ne pas trouver une prison digne de

FERRAGUS.

ZIGZAGS.

Un brillant début littéraire aura lieu prochainement au Théâtre des Galeries.

La Femme de Rubens, tel est le titre d'une comédie en trois actes et en vers que son auteur, M. Hyppolite Stupuy, jeune homme inconnu encore, a retirée de l'Odéon, pour en offrir la primeur au public belge.

Une lecture intime de cette œuvre inédite a été faite par M. Eugène Monrose au Cercle artistique, devant un auditoire composé d'hommes de lettres et d'artistes et le succès, devant ces auditeurs, naturellement difficiles, a dépassé toute attente. On s'accorde à reconnaître que cette comédie, dont l'intrigue est presque nulle, est cependant pleine d'intérêt, grâce à des caractères bien tracés, à un sentiment vrai et délicat, et surtout à une richesse de pensée, à une pompe de style qui annoncent un poète d'un ordre très-élevé.

La première représentation de *la Femme de Rubens* aura lieu au Théâtre des Galeries, le vendredi 13 mars, pour le bénéfice de M. E. Monrose, l'un des artistes les plus distingués que nous ayons connus à Bruxelles.

La Sentinelle de Namur est un journal peu mesuré, c'est vrai, mais prodigieusement adroit. Nos lecteurs ont eu l'occasion de se divertir plus d'une fois en lisant les pharamineuses chroniques théâtrales que nous avons empruntées à ce carré de papier bilieux. Or, comme depuis quelques semaines nous avons cessé de reproduire les élucubrations de son chroniqueur, fastidieuses à force d'être drôles, le malin journal, jaloux de voir citer sa prose dans les colonnes d'*Uylenspiegel*, et désireux surtout d'étendre à peu de frais sa publicité par trop restreinte, le malin journal, disons-nous, s'est imaginé de publier une série d'articles qui ont la prétention d'éreinter *Uylenspiegel*, et qui ne le cèdent en rien aux chefs-d'œuvre namurois que nous avons servis à nos lecteurs; le tout, à cette seule fin de nous pousser à les reproduire encore. — Vous tirez votre poudre aux moineaux, Sentinelle notre amie. Si vous éprouvez le besoin d'avoir une édition bruxelloise, adressez-vous directement à notre imprimeur. Il vous fera un second tirage à des prix très-modérés. — Affranchir.

Le bruit avait couru dans le monde artiste, que Franz Listz, l'éminent musicien, s'était fait moine : l'un des derniers feuillets de Jules Janin dément longuement cette assertion.

Hermann a bien pu se faire moine; mais Franz Listz : pas si hête!

Tel est le thème que développe le gros critique des Débats; et il couronne son article par une lettre de Listz, à lui adressée, exhalant des parfums passablement mondains.

On ne doit donc pas craindre encore de voir Listz jeter son luth (lire : *piano*) aux orties pour endosser le froc monastique.

Encore vingt-quatre heures et le carnaval sera enterré : il s'agit de procéder gaiement à cette inhumation que je ne crains pas de trouver précipitée. Et certes les occasions ne manqueront pas plus ce soir que mardi dernier aux amateurs des nuits dansantes, soupantes, et *cætera, et cætera*.

Les bals du Théâtre des Galeries, dont le succès a été énorme, seront clôturés aujourd'hui par une troisième et dernière fête de nuit.

Ce sera, comme les autres fois, le rendez-vous de la bonne

compagnie : — permettez-moi de m'adresser ce petit compliment en passant; les feuilletonistes n'y manquent jamais : toutes les séances auxquelles ils ont assisté réunissaient toujours nécessairement l'élite de la population. Cela se dit, et cela fait bien.

— Au Casino des Galeries aura lieu ce soir aussi un bal extraordinaire : le concert est supprimé afin de permettre aux danseurs de prendre dès huit heures du soir leurs ébats, et un nombre indéterminé de bouteilles de champagne.

Les uns n'excluent pas les autres, et vice versa : au contraire.

— Au Cirque, grand bal également : espace et bonne musique : avis aux redoueurs. (Redoueurs est-il français ?)

— Aux Nouveautés, M. Royal continuera à diriger royalement son orchestre. L'entrain de ces bals n'a plus besoin d'être constaté : c'est bien réellement que les danseuses y gagnent leur pain à la sueur de leur front.

~ Dans un autre genre, la Société de l'Union donnera ce soir également, un bal paré et costumé, — qui sera certes brillant, s'il répond à ses aînés.

~ Une nouvelle université catholique va, dit-on, se fonder à Bruxelles, en concurrence avec celle de Louvain, et en opposition avec celle de Bruxelles.

A cet effet, l'archevêque de Malines vient d'acquiescer les vastes bâtiments de l'hôtel de Suède, de l'ancien local de la Société du Bac, et l'hôtel de la caisse hypothécaire.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les quatre universités existantes en Belgique suffisent grandement aux besoins de la population. — Elles suffisent même beaucoup plus à ceux-là, qu'à leurs besoins propres....

Avec qui va-t-on peupler les immenses bâtiments de la rue de l'Évêque ? — Des professeurs, on en trouvera toujours : — mais des élèves ?

Après cela, S. E. l'archevêque n'est peut-être pas d'avis que ce soit trop d'une cinquième roue au char de l'enseignement ! (Style Émancipation.)

~ Pour se donner sans doute de l'importance, en relatant des faits importants, l'Étoile belge érigeait dernièrement en troubles graves, survenus à Nivelles, l'attroupement de quelques femmes ivres, — populace extraite du Culot de la Madeleine, et souillée de genièvre par des faiseurs, sous prétexte de manifestation contre le meeting des libres échangistes, qui avait lieu à Nivelles.

L'apparition de deux gendarmes, accompagnés de leur lieutenant, en habit bourgeois, a suffi pour disperser le groupe de nos citoyennes protectionnistes.

L'art oratoire ne comptant pas suffisamment d'étoiles dans leurs rangs, ces dames ont manifesté, sous forme de quelques huées, leurs convictions en matière d'économie politique.

Et voilà les troubles graves dont parle l'Étoile belge.

~ Le père Dechamps vient de publier un nouvel ouvrage intitulé : *la Vie des plaisirs, ou l'Hiver des capitales*.

Je n'y vois pas d'inconvénient : mais je me demande comment le révérend père s'y est pris pour parler de son sujet avec connaissance de cause ?

~ Il a été question de l'engagement de M^{me} Barbot au Théâtre de la Monnaie, pour la campagne prochaine.

Même en matière de rôles et d'emploi, M^{me} Barbot affichait des prétentions auxquelles il était impossible de faire droit.

Il n'en est parait-il, plus question : et c'est ma foi fort heureux.

Des on-dit signalent M^{lle} Pouilley, comme la titulaire probable de l'emploi de première chanteuse. — M^{lle} Pouilley, actuellement à Lille, a joué avec succès, au Théâtre Lyrique de Paris, le rôle de *Jaguarita*.

~ C'est un usage immémorial à Bruxelles, que les restaurants et les cafés restent ouverts toute la nuit pendant le carnaval, et surtout le mardi-gras : la police n'avait jamais poussé la sollicitude jusqu'à se prévaloir des vertueuses rigueurs du règlement à l'égard des pierrots affamés et des débardeuses altérées.

C'est du reste reçu partout, en pays civilisé. Or, ce qui ne se voit certainement pas à Steenockerzeel, s'est vu mardi à Bruxelles. A trois heures du matin, au moment où les consommateurs s'abattaient avec des allures faméliques, à la grande

satisfaction des restaurateurs, des sergents de ville escortés de pompiers nocturnes pénétraient dans tous les établissements encore ouverts et sommaient le monde de se retirer, au nom de la loi offensée.

Ce fut, bien entendu, un concert de malédictions, de quolibets, d'imprécations et de gorges chaudes, le tout à l'adresse non des sergents de ville, machines passives, mais de qui de droit.

On voulut passer outre : mais les maîtres d'établissements avaient reçu l'ordre de ne plus rien servir.

Force fut donc bien de vider les lieux.

Un procédé bien simple fut alors employé pour se conformer, tout en l'éduquant, à l'ordre de la police.

Les consommateurs prévenus sortirent un instant : on mit les volets aux fenêtres, on éteignit le gaz et on ferma la porte. — L'établissement était fermé pour mardi. Puis trois ou quatre minutes après, il rouvrait pour mercredi : on enlevait les volets, on rallumait le gaz, les consommateurs rentraient et tout était dit...

On ouvrait de très-bonne heure le mercredi, voilà tout.

Les sergents de ville n'avaient pas prévu le cas : stupéfaits, ils s'en tinrent à la lettre de leurs instructions et s'enveloppèrent de résignation.

La même inspiration envahit, avec la police, tous les établissements qu'elle visita.

Partout il y eut une fermeture de deux ou trois minutes, pendant lesquelles les flâneurs purent gloser sur le ridicule d'une semblable mesure, et les restaurateurs, réfléchir sur la sollicitude de l'autorité pour les intérêts de leur commerce si étroitement liés aux dépenses du carnaval.

~ La spéculation tire parti de tout : c'était cette semaine à l'hôtel de ville le tirage au sort pour la milice nationale.

Les jeunes citoyens qui, grâce à un numéro plus patriotique que d'autres, sont destinés à croiser ette et à reconnaître trouble pendant huit ans, pour le bonheur de la patrie, — célèbrent ordinairement cette perspective de félicité en noyant leur joie dans l'ivresse. Les plus exaltés chantent des pastorales appropriées à la circonstance et s'attachent au bonnet des rubans jubilatoires.

Or, un industriel parcourait mercredi et jeudi dernier la Grand-Place, avec un assortiment de rosettes et de cocardes, de toutes nuances et de toutes dimensions.

Il vendait beaucoup, ce qui m'a fait supposer que cet ornement était à peu près indispensable au citoyen pénétré de ses droits civiques.

Et je me fais encore à l'heure qu'il est un reproche bien amer : c'est, le jour où j'ai tiré au sort, d'être retourné chez moi avec le numéro deux en poche, c'est vrai, mais sans arborer aucune espèce de ruban. — Pas même celui de l'ordre de Léopold ! — Il n'est pas rare, pourtant, celui-là !

~ On sait que la fin du monde est fixée au 13 juin prochain : c'est très-sérieux cette fois.

En conséquence, bon nombre de vieilles femmes abandonnent leurs biens, qui aux pauvres, qui aux couvents, le tout en vue de mériter le ciel.

Ceci n'est pas un canard : plusieurs donations sont déjà faites à l'heure qu'il est.

Or, ces bonnes âmes ne réfléchissent sans doute pas qu'en abandonnant maintenant des biens qui seront nécessairement anéantis pour tout le monde dans trois mois, leur libéralité perd beaucoup de sa valeur.

Abandonner, même dès aujourd'hui, une chose que l'on sait bien ne plus pouvoir nous rester dans quelque temps, c'est très-ardroit sans doute, mais ce n'est pas suffisamment méritoire.

Uylenspiegel livre gratis cette réflexion à ses lectrices septuagénaires.

Aux vigenténaires, il la fera payer...

~ M. C... n'est pas seulement un homme célèbre par ses mots stupides et ses réparties idiotes, — il est en outre directeur d'une compagnie d'assurances (lesquelles, comme on sait, valent plus encore que les compagnies de perdreaux).

Mais savez-vous, monsieur C..., lui disait quelqu'un, que la fin du monde peut faire beaucoup de tort à votre compagnie... — Saprissi ! fait M. C... en se frappant le front : je n'y avais pas pensé.

~ Mais il paraîtrait cependant, d'après M. Babinet, de l'Institut de France, qu'en dépit de toutes les prédictions qui courent le monde, nous courons encore risque de mourir centénaires.

Dans un remarquable travail publié par le *Journal des Débats*, M. Babinet évalue mathématiquement la légèreté des comètes : elles sont des millions de millions de fois moins compactes que l'air ordinaire.

On voit par là, dit M. Babinet, combien peu les effets mécaniques du choc d'une comète contre la terre sont à redouter : la moindre toile d'araignée opposerait peut-être plus d'obstacle à une balle de fusil.

~ M. O. Squarr vient de publier, sous le titre : *Qui se ressemble se sépare*, un nouveau roman en un volume, très-digne de fixer l'attention.

~ Nous avons dans notre dernier numéro signalé les belles gravures que M. Jules Helbig, de Liège, vient de publier : *Les Illustrations des ballades de Victor Hugo*.

Les trois premières planches, parues chez M. Van derkolk, sont : *la Fee, le Sylphe et la Grand-mère*.

Nous nous faisons un plaisir de reproduire aujourd'hui la lettre élogieuse écrite à ce sujet par Victor Hugo à M. Helbig. La voici :

Hauteville-House, Guernesey, 20 mai 1836.

« Je viens de recevoir, monsieur, vos belles compositions d'après les trois premières ballades. Ce sont de véritables symphonies visibles sur ces trois motifs : tout y est, invention, couleur, grâce, tenue, poésie. C'est un monument que vous élevez-là et vous y consacrez tout votre beau talent ; je ne saurais trop vous applaudir. et trop vous encourager à continuer ce magnifique travail. Si, comme je n'en doute pas, le succès de ces trois eaux-fortes répond à votre légitime attente, et si vous vous déterminez à continuer cette superbe œuvre, écrivez-le moi et j'écrirai moi-même à mes éditeurs de mon côté.

« Votre cause est toute gagnée près de moi par votre grand talent, « Recevez, etc. « VICTOR HUGO. »

~ M. G..., professeur de chimie à l'Université de cette ville, était en train de donner son cours. Au beau milieu de ne sais quelle expérience, il s'adresse à ses élèves, assis à proximité des ustensiles de la cuisine scientifique :

— Monsieur R..., veuillez me passer un tube effilé...

M. R... prit un tube, le passa au professeur et se sauva à toutes jambes.

~ Un étudiant en médecine de nos amis, venait d'être admis, comme élève externe, à l'hôpital militaire. — Tout entier aux préoccupations de sa nouvelle position, il s'arrête, en flâneur, à la vitrine de la librairie Hen.

Une relation de la campagne de Crimée était à l'étalage, sous ce titre :

TRAITÉ

DES OPÉRATIONS MILITAIRES
du maréchal Canrobert.

Notre ami ne lit que les deux premières lignes qui frappent son regard récemment guerrier :

— Tiens, fait-il en me désignant le livre, il faudra que j'achète ça : ça me servira pour la petite chirurgie.

~ Le dernier numéro de la *Gazette de Paris*, contient l'annonce suivante : ce n'est pas Camille Berru qu'elle intéresse le plus ; mais elle n'en est pas moins remarquable :

EXHAUSSEMENT DU FRONT.

« M^{me} Chantal, dont les précieux produits sont avoués par la chimie, a trouvé une composition infailible pour découvrir et exhausser le front, séparer les sourcils, faire tomber à l'instant et pour toujours, sans le moindre inconvénient, tout poil ou duvet importun.

« Cet article, d'une haute supériorité, ne se trouve que chez M^{me} Chantal, fille et successeur de la célèbre M^{me} Ma, 65, rue Richelieu, porte cochère. »

La rédaction de la première ligne de cette annonce est pleine de dangers : elle pourrait laisser croire que M^{me} Chantal a entretenu des relations avec un chimiste, loyal d'ailleurs...

Au demeurant, il n'est guère probable que le chimiste en question soit le sieur Lob ; — car, dans ce cas M^{me} Chantal n'aurait certes pas eu le courage de faire à l'eau de Lob une si formidable concurrence.

VICTOR HALLAUX.

EN VENTE CHEZ J.-B. KATTO,

GALERIE DU ROI, 10, A BRUXELLES.

Nouveautés pour chant :		Piano :	
LAUBER. Hélas! je n'ose lui parler.	0 60	ISTAS. Tourterelle, polka.	0 50
— Rêve que j'ai chéri.	0 50	PORTAELS. Souv. de la Zélande, polka.	0 50
MARY. A l'innocence.	0 50	ROEGES. Premier nocturne.	1 25
OSCAR. Qui n'entend qu'une cloche.	0 50	SACRÉ. La Gipsy, polka-mazurka.	0 75
— Un Tribunal correctionnel.	0 50		
— Le Petit Berger.	0 50		

Pour paraître prochainement

LÉGENDES BRABANÇONNES,

PAR CH. DE COSTER.

ILLUSTRÉES DE GRAVURES A L'EAU-FORTE

Par ADOLF DILLENS.

Fort volume grand in-douze.

Imp. de F. PARENT, à Bruxelles.